

Boris

Philippe PINEL

BORIS

Boris

Copyright Philippe PINEL. Tous droits réservés
ISBN :978-0-244-72818-2

Boris

1

1 ° février 1987.

Les Vosges du Nord. Gigantesque parc naturel. Des forêts à perte de vue. Des vallées et de petits monts. La route court au fond de ces faibles encaissements. La cassette se déroule au fil du macadam. La forza del destino. Guissepe Verdi.

Début janvier, Boris est au chômage. Rien d'original en 1987. Ils sont deux millions. Par habitude sans lassitude, il lit les petites annonces. Recherche d'un job. Professionnellement parlant Boris a une caractéristique commune à tous les jeunes gens de sa génération : cultivé, jusqu'à une licence d'histoire, puis pauvre de sa culture de riche, il n'est strictement bon à rien, ou pas à grand-chose. Ne sachant rien faire d'autre que de penser en apprenti historien, il va de jobs en boulots précaires pour vivre au sens premier du terme : manger et dormir sous un toit. Emplois sans avenir et avenir sans emplois.

Son Nouvel An, sa Saint-Sylvestre, il l'a fêtée dignement. Il a fait bombance. En entrée, une boîte de pâté : terrine ou plutôt verrine de caille à l'Armagnac. Plat de résistance : un magret de canard accompagné de morilles déshydratées qu'il a patiemment réhydratées dans un bol de

lait. Des choux de Bruxelles soigneusement cuits pour qu'ils soient bien croquants et non en bouillie comme ils sont toujours servis. En dessert : une tarte Tatin. Le tout arrosé d'un Pommard 1959. Par mesure d'économie, il n'a payé que le lait, le reste il l'a volé, dans un supermarché de l'épicerie fine. En fond sonore Tristan et Iseult de Wagner, Richard de son petit nom.

À minuit tapant, content de son repas et de sa soirée, il va devant son lavabo, et face à un miroir piqué il s'est souhaité une très bonne année 87.

La santé surtout. Parce que sans emploi et malade, ce serait la fin. Il se souhaiterait bien de rencontrer l'âme sœur, la femme de sa vie, mais il est laid. Laid au-delà de tout, ce premier janvier comme tous les jours de l'année. Laid et pauvre.

Il a l'intime conviction qu'un jour la roue tournera, qu'il aura de l'argent. Ce sera tous les jours Nouvel An, et il payera tous ses achats à un traiteur. Alors peut-être viendront les femmes, belles ou pas. Mais ce soir de la Saint-Sylvestre il est laid et seul, devant son miroir qui lui renvoie l'image de sa disgrâce, et il sait qu'on ne peut se mentir à soi même sans sombrer dans le chaos de la folie, douce ou pas.

Le 3 janvier, il descend très tôt au tabac des Grandes Arcades. Il pleut. Depuis cinq années qu'il demeure en face des Arcades, dans une minuscule pièce mansardée, où l'hiver il gèle toutes les nuits, et où l'été il fait une chaleur torride, toutes les semaines il descend au tabac, dépenser dix francs de nicotine à rouler, et de papier à cigarette. Depuis cinq années qu'il donne ses dix francs hebdomadaires au buraliste, celui-ci, ni sa femme d'ailleurs, ne l'avait jamais regardé dans les yeux. Bien en face.

Une seule fois, rien qu'une seule fois, aujourd'hui par exemple, ils pourraient le faire, pour lui souhaiter une « bonne année, Monsieur Schneeghanns ». Mais depuis cinq ans, personne ne l'a jamais appelé par son nom. Son nom, personne ne le connaît. À part le facteur peut-être, qui ignore à qui appartient ce patronyme qui peut faire un peu sourire.

Ce 3 janvier, il remonte dans son donjon une cigarette au coin des lèvres. Sept étages en fumant. Ça vous tuerez le plus fort des plus forts. Mais lui, non, il savoure son asphyxie. Depuis le premier janvier à midi trente il n'avait plus de tabac.

Son quotidien sous le bras, il pénètre dans son logement. Trois degrés. Il cherche rapidement les pages sportives, les bouchonne et allume son poêle à charbon. La cheminée ne tire pas bien. Tout est froid. Tous les jours, c'est comme ça. Pendant un quart d'heure, la minuscule chambre est

envahie d'une fumée âcre. Il ouvre la croisée et le glacial du dehors devient celui du dedans. Pendant que la pièce se décante, il sort son gaz de camping et se prépare un café très fort.

Fenêtre fermée, poêle ronronnant et kawa odorant, il épluche les petites annonces un stylo à la main.

Il rêverait d'avoir la même chance que le « scolar and gentleman » de Jouvence de Huxley. Jeremy Pordadge. Tomber sur un homme assez riche et assez fou pour le rémunérer à compulsurer et trier les archives d'une famille dix fois séculaire. Mais Jouvence est un roman, et pour l'instant, il court plutôt des emplois de livreurs, manutentionnaires ou autres jobs où on ne lui demande aucune qualification.

Après sa licence, il avait pensé pouvoir trouver facilement une place d'archiviste, bibliothécaire, ou, pourquoi pas, un poste de recherche à la fac ou dans une des nombreuses branches du CNRS. Assez rapidement, il comprit que n'étant le fils, ni le neveu, ni le cousin même très très éloigné de qui que ce soit susceptible de court-circuiter sa candidature dans un concours pour ce genre de job, il valait mieux parer au plus urgent : manger.

Ses parents ne sont pas ses parents. Mais il les nomme ainsi parce qu'il n'en avait pas d'autres. Il avait été placé chez eux par la DASS. Eux, étaient bien rémunérés, et lui autre part que dans un pensionnat pouilleux. En même temps que des parents il avait gagné deux frères et une sœur qui ne le revirent plus à compter du jour de ses dix-huit ans.

Ne touchant plus de subsides de l'état, ils lui expliquèrent qu'il lui fallait dès lors se prendre en charge, tout seul. Que eux, ne pouvaient pas financer ses études supérieures. Mais ils resteraient en contact avec lui, cela c'était sur ; et puis il ne fallait pas oublier qu'ils lui avaient donné une bonne éducation, une scolarité jusqu'au Bac, des vacances à la mer tous les ans dans leur petite propriété de Doëlan, en Bretagne, il ne pouvait pas se plaindre, ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, mais là non, financièrement ils ne pouvaient pas.

Ça, c'était son premier cadeau d'anniversaire. Le second, c'était un compte bancaire ouvert dans l'agence de son père avec cent francs déposés dessus. C'était ce qu'il fallait pour un bon départ dans la vie active.

Il avait déjà entendu parler de ce genre d'horreur, mais il n'y avait jamais cru. Trop inhumain. Et puis ses parents étaient croyants. Catholiques pratiquants. Tous les ans, le curé de la paroisse venait prendre un café à la maison et recevoir son chèque, le denier du culte.

Tous les ans, depuis l'âge de quinze ans, il passait son mois d'août à faire des petits boulots. On lui laissait la pièce. C'est à cette occasion qu'il comprit qu'il fallait parfois mieux se servir que d'attendre que l'on vous donne. Le jour de son anniversaire, il possédait donc un pécule placé sur un livret de la poste. C'était le 3 juillet 1982. Le 4 juillet 1982, il avait trouvé cette piaule minable au centre-ville. Cent quatre-vingts francs par mois, plus cinquante francs de charge. Le soir du 4 juillet, un taxi venait le chercher. Lui et ses bagages. Un sac à dos plein de livres et une valise de vêtements. Ses frères et sa sœur ne pouvaient lui dire au revoir. Ils étaient déjà partis à Doëlan le matin même. Ses parents lui tendaient la main pour lui souhaiter tout le bonheur possible et que ce n'était pas à un jour près, qu'il aurait eu tout le mois de juillet, puisqu'ils ne partaient, eux, que début août à Doëlan.

La rentrée universitaire n'avait lieu qu'en octobre, mais en septembre il était déjà occupé à assiéger le rectorat pour obtenir un poste de pion qu'on ne lui donna jamais. Il fallait qu'il comprenne qu'il n'était pas le seul dans son cas. Des étudiants qui étaient surveillants, il en avait rencontré à la fac depuis cette époque. Un sur dix était effectivement dans une situation aussi précaire que la sienne. Les neuf autres étaient les gosses de quelqu'un qui connaissait qui un proviseur, qui un censeur, un recteur ou l'horrible harpie, qui

du haut de son bureau recevait vos doléances, et excédée vous disait que vous n'étiez pas seul dans ce cas.

Madame Peniss. Ça ne s'invente pas. Vieille fille par surcroît, à qui, il avait à maintes reprises, souhaité une fin aussi prématurée que douloureuse.

Ses études, il se les était financées lui-même, en mettant un peu plus de temps que les autres. Ce n'est qu'arrivé à la fin de sa licence, qu'il avait pris conscience, que l'Histoire avec un grand H, était d'une profonde inutilité quand il s'agissait de monnayer un savoir. Il avait tenté sa chance dans une société financière qui vendait des placements sous le code des assurances vie. Ses tests furent excellents. Ils cherchaient des gens comme lui, cultivés, intelligents... mais pas des gars défigurés.

Il avait fallu qu'il comprenne, à nouveau, que le meilleur des « prospects », c'était le terme utilisé par le « manager », que le meilleur donc de ces prospects, disposé à signer n'importe quoi, ne lui ouvrirait jamais la porte, et même si la porte n'avait pas de judas, jamais il ne franchirait aucun palier. Ses cicatrices étaient par trop effrayantes, même s'il était, et cela le manager en était persuadé, le meilleur gars du monde. Tout ça dit droit dans les yeux. Une solide poignée de mains, pendant qu'une gauche paternelle tapote l'épaule en se

dirigeant vers la sortie. Assurément, il ne fallait pas qu'il cherche quoique ce soit dans les relations publiques.

Son précédent boulot avait été pourvoyeur de vin. Pas du Pommard. Du Pif. Du qui tache, en casiers de douze bouteilles à étoiles. Les horaires de travail étaient vagues. Il avait eu un engagement de trois mois à mi-temps. Le matin, il livrait avec un petit utilitaire, et l'après-midi il manutentionnait les caisses de pif. Bien sûr payé au noir. Le marchand de vin lui avait bien expliqué, pour des contrats comme ça il était un peu assisté par l'état pour les charges salariales, alors il pouvait en faire deux de suite au même type et en même temps permettre au gars de gagner sa croûte en travaillant l'après-midi. Entre eux, comme ça. Il faisait du social lui, il aidait les petites gens.

Les clients, eux, sa gueule couturée de cicatrices, sa bouche de travers, ils s'en foutaient. Tout ce qui les intéressait, c'était la caisse ou les deux caisses hebdomadaires. Toutes ces bouteilles à monter, tous ces étages, c'était plus de leur âge. Ils proposaient à coup sûr un petit coup de quelque chose à boire, qu'il refusait toujours et les pourboires qu'il acceptait toujours.

Il en est là ce 3 janvier. Un stylo rouge à la main, à parcourir les petites annonces. On cherche un laveur de vitres à la journée avec permis V.L.. Non. Pas au mois de janvier. Il

n'en est pas à cette extrémité. Il la coche quand même au cas où les temps deviendraient durs. Le personnel de ce genre de boîte tourne rapidement. En avril, il pourrait toujours voir. Le marchand de vin est à la recherche d'un autre pigeon livreur. On cherche un gardien pour un domaine, références et bricoleur. Ça, c'était dans ses cordes. Bricoleur, il l'était devenu par obligation. Les interrupteurs, les douilles, les tuyaux qui fuient, le volet qui coince n'avaient plus de secrets pour lui. Il s'entraînait depuis quelques années chez sa propriétaire. Madame veuve Schulemeyer. Une vieille Juive. La peau du visage ratatiné comme une pomme blette.

Au premier abord sympathique comme une porte de prison, au second, le cœur sur la main et un coffre fort à la place du cœur. Faire cadeau de vingt centimes jamais, mais patienter sans rien dire qu'on lui règle trois mois d'arriérés, ça oui. Un robinet réparé, une ampoule changée, c'était « tiens, il me reste un pot de civet de chez Fauchon. J'ai déjà demandé à la bonne de ne pas acheter ça, mais il n'y a pas... Moi je ne mange pas de ça. Tenez ça vous fera un repas » ou bien un cake ou des fruits, une bouteille de Pommard pour le Nouvel An. C'est elle qui lui a fait ses références. Il est venu lui demander comme ça, franchement, si elle pouvait lui faire une lettre de recommandation.

Bien sûr, mais bien sûr, il avait bien raison de la solliciter, elle. Et puis son nom, c'était une référence à lui tout seul. L'Immobilière Schulemeyer, la manufacture de chaussure Schulemeyer, l'agence de publicité Schulemeyer, la librairie Schulemeyer, non, non elle ne se souvenait plus de tout le reste. Elle lui a fait sa lettre sur son papier à entête.

Au début, quand il avait commencé à habiter dans cet immeuble, cinq étages au-dessus de chez elle, il s'était dit qu'elle devait être à moitié aveugle, car en lui parlant, elle ne détournait jamais le regard et lui souriait au moment où il le fallait, pas à tout bout de champ comme tout le monde. Finalement, il s'était convaincu qu'elle le voyait comme il aurait dû être s'il n'était pas passé à travers la verrière à cinq ans.

À midi moins vingt, il poste sa lettre accompagnée de celle de Madame Veuve Schulemeyer, au bureau du journal. Après quoi il se dirige vers le resto U de la fac des sciences humaines, pour y acheter un ticket ou un carnet à quelques étudiants généreux.

2

17 janvier 1987

L'ANPE étant toujours aussi désespérément inutile pour trouver un emploi, et le journal de plus en plus pauvre en offres dans ses cordes, il cherche furieusement où il a pu mettre l'annonce pour le laveur de vitres.

On frappe à la porte.

Depuis cinq ans, personne n'a jamais frappé à sa porte. Dans sa tête défilent rapidement toutes les possibilités pouvant l'expliquer. Le résultat de son analyse est que l'individu qui sollicite l'huis s'est trompé de porte. Il a deux voisins de palier qu'il croise de temps à autre. Bonjour Bonsoir. Il va donc ouvrir cette porte avec l'appréhension du visage, qui après avoir détourné les yeux, le gratifierait d'un sourire niais, tout en prodiguant un flot d'excuses bafouilleuses.

Dans l'embrasure se tient un homme de haute taille, emballé dans un épais pardessus sombre. Les deux mains appuyées sur un parapluie. Un châle blanc dépassant du col relevé. La tête coiffée d'un chapeau noir. Entre le chapeau et le col, un visage engageant. Yeux rieurs avec de petites rides en pattes-d'oie aux commissures des paupières, et une bouche tout aussi avenante, soulignée d'une fine moustache grisonnante.

— Monsieur Boris Schneeghanns ?

— Oui...

— Je me présente. Weissmuller. Charles Weissmuller. Vous avez répondu à une annonce que j'ai fait publier début du mois.

— Ah ? Entrez. Je ne m'attendais pas à ce que vous veniez. En général, c'est moi qui me déplace.

— Je sais. Je sais. C'est un procédé qui ne me convient pas. Je préfère voir un éventuel employé dans son cadre de vie. Cela m'en apprend plus que n'importe quel entretien.

— Asseyez-vous. Je n'ai qu'une chaise. Moi je prendrai le lit.

L'homme se défait de son pardessus, de son châle et de son chapeau. Les pose soigneusement au pied du lit. Il est vêtu d'un costume gris, simple et bien taillé, mettant en valeur sa haute stature. Il s'assoit, croise ses jambes et appuie ses deux mains sur son parapluie.

— Je peux vous proposer un café ?

— Avec plaisir jeune homme, et sans sucre.

Le personnage a une voix grave, nette et sympathique. Il n'a pas détourné le regard. Pendant que Boris s'acharne à dévisser sa cafetière italienne, le visiteur se lève et va jeter un coup d'œil à la bibliothèque judicieusement agencée de cageots empilés en quinconce contre un mur.

— Vous vous intéressez à l’histoire à ce que je vois. Vous avez lu tous ces livres ?

— Oui, pratiquement. J’ai fait une licence d’histoire. Quand j’ai un peu d’argent d’avance, je m’en achète une quinzaine en prévision des périodes moins fastes.

— Vous devriez vous abonner à une bibliothèque. Cela vous reviendrait moins cher.

— Tout ce que je possède c’est une 4 L fourgonnette et mes bouquins. Quand mes moyens diminuent, je relis les vieux. Et puis j’aime beaucoup les livres. En tant qu’objets. C’est mon luxe à moi.

— Qu’est-ce qui vous est arrivé au visage ?

Boris réfléchit, interloqué. C’est la première fois de sa vie qu’un individu lui pose cette question. Celle que tous les gens qui l’ont rencontré se sont posée sans jamais la formuler.

— Un accident. À cinq ans, je jouais à Collin-Maillard avec ma sœur dans la verrière, elle m’a poussé... je suis passé au travers d’une vitre la tête la première. Un accident.

— Je pense que cela vous handicape dans vos rapports avec les gens ou pour trouver un emploi.

— Il n’est pas nécessaire qu’un éboueur soit plus beau que l’ordure qu’il manipule, un cadre ne peut se permettre d’être surnommé Quasimodo avant même d’être entré en fonction. Je

crois qu'en fin de compte ce sont les autres qui sont gênés dans leurs rapports avec moi. Moi je suis habitué à ma laideur, pas eux.

— Que demanderiez-vous comme salaire ?

— Honnêtement, je n'en sais rien. Ça dépend des conditions de travail. De ce que j'aurai à faire.

— Rien. Vous n'aurez rien à faire de spécial. Être là, chauffer, entretenir ce qui risque de se dégrader. Veiller à ce que personne ne pénètre dans la maison. La propriété est vaste. Il y passe parfois des promeneurs, des gens qui cherchent des champignons. C'est sans importance. Vous devez être là en permanence. Nuit et jour. Vous pourrez tout vous faire livrer par les commerçants de Bitche.

— Bitche ?

— Vous connaissez ?

— Pas du tout. De nom uniquement. Il y a des militaires non ?

— Oui. Un ou deux régiments de je ne sais quoi.

— Il y aura d'autres personnes que le gardien ?

— Personne. Vous serez seul. La propriété est sur une hauteur à quelques kilomètres d'un village. Haspelshied.

— Je logerai donc sur place ?

— Oui. L'ensemble de la maison est à votre disposition. Tout est meublé. C'est assez ancien, je le reconnais. Mais c'est du mobilier de grande valeur. Il y a une bibliothèque de plusieurs milliers de volumes. De quoi vous permettre de faire des économies pendant un moment.

— Pour quelle durée désirez-vous employer quelqu'un ? C'est temporaire ?

— Tant que vous donnerez satisfaction ou tant que vous ne manquerez pas de contact avec vos semblables. Le précédent gardien a démissionné pour cette raison : il ne supportait plus son isolement.

— Pourquoi tenez-vous tant à ce qu'il y ait une présence permanente ?

— Je vous l'ai dit : le mobilier est de très grande valeur. Certains livres sont des pièces uniques dont quelques collectionneurs proposent des fortunes. Il y a également une impressionnante quantité de tableaux.

— Vous ne craignez pas que votre gardien à peine arrivé reparte avec une semi-remorque ?

— C'est pour cela que je rends visite aux postulants plutôt que de les convoquer. Je ressens ici des choses que je n'aurais pas perçues si vous vous étiez présenté habillé comme vous pensez que l'éventuel employeur pouvait souhaiter vous voir vêtu. Vous auriez pu vous adapter à moi et au cadre, me dire que vous adorez la peinture et la littérature alors que vous ne vivez que pour les résultats sportifs de fin de semaine, ou l'inverse, si vous aviez vu un poster de Platini sur un mur de ma salle d'attente.

— Et vous ressentez quoi ici ?

— Que vous ne repartirez pas avec une semi-remorque à peine arrivé ! Parce que vous attachez une valeur sentimentale aux

choses que vous avez acquises difficilement, vous ne jouiriez pas de la possession d'un objet dont vous auriez privé quelqu'un comme vous, qui aime ces objets. Je pense que vous êtes quelqu'un de foncièrement honnête, même si vous chapardez un peu de temps en temps pour manger. Vous avez sans doute une grande force de caractère. Orphelin et défiguré, vous n'avez pas beaucoup à perdre. Un autre aurait depuis longtemps sombré dans la délinquance, la drogue, l'alcool... Dix mille francs par mois, ça vous va ?

— Comment savez-vous que je suis orphelin ?

— Vous venez de me le dire, sans doute.

— Je ne vous l'ai pas dit. Vous me proposez dix mille francs. Bruts ou nets ?

— Brut, un employeur parle toujours en salaire brut.

— Il n'y a pas d'autres candidats ?

— Si, si, il y en a d'autres. Presque trois cents. J'ai éliminé d'emblée tous ceux appartenant ou issus de sociétés de surveillance. Ils se prennent pour des cow-boys. J'ai écarté les dilettantes qui cherchaient un financement à leurs bringues, les militaires à la retraite. Comme il y a une garnison à proximité ça évite les tentations d'absences et puis j'avoue que je n'aime pas les militaires parce que je hais la guerre. Il me restait dix candidats. Vous êtes celui qui me convient.

— À partir de quand voulez que je commence ?

— Le plus tôt possible.